

Espèces d'espaces : dans son texte, Georges Perec nous convie à visiter les espaces ordinaires sous le double angle de leur familiarité et de leur étrangeté. Il ne s'agit pas de savoir pourquoi ils sont devenus ce qu'ils sont, nous prévient-il, mais d'essayer de les reconnaître dans ce qu'ils sont et dans ce qu'ils nous font. Il nous invite ainsi à nous promener dans une rue, une ville, un quartier, un pays, en s'interrogeant sur leur évidence. Une évidence qu'il montre vulnérable, car sujette au regard kaléidoscopique, donc relatif, du promeneur rêveur et critique.

Perec, l'habitant et l'habité, dresse des inventaires, inverse les fonctions, décrit l'incongru et le banal : dans sa promenade topographique il part du plus intime (la page) pour arriver au plus vaste (le monde). En toute liberté il joue avec les lieux anodins pour dévoiler leur morphologie, leur beauté, leur inutilité et leur plasticité. Par une lecture métrique et désincarnée il met à distance les espaces pour saisir leur nécessité. Par ses déclarations nostalgiques et amoureuses il nous parle de ceux qui lui collent à la peau, qui lui donnent une consistance. On l'aura deviné : l'inventaire de Perec met en scène les basculements constants entre le privé et le public, basculements que l'on peut suivre par les nuances rhétoriques et les lubies graphiques qui font sa réputation. Dans son texte il se livre au jeu sérieux des qualifications par approximation, et on comprend en quoi l'approximatif l'épargne de ce qu'il cherche à contourner : la rigidité et l'arbitraire des frontières, les cultes nostalgiques suspects d'espaces d'ailleurs et d'autrefois.

Que faire des espèces d'espaces auxquels on est assignés, qu'on nous dit être nôtres et qu'on peine à ressentir comme tels ? Perec s'aventure ici sur le terrain des lieux officiels d'appartenance et de résidence : qu'est-ce qu'un pays, de surcroît, son pays ? Il le décrit par le biais des inquiétudes publiques de la défense du territoire national, par les mesures de sécurité des frontières, de protection d'un espace aérien, terrestre et maritime. Appréhendé sous cet angle, cette espèce d'espace reflète la peur et le repli, l'hospitalité improbable. Et la section se termine abrupte et laconique : «Je ne pense pas avoir quelque chose de spécial, ou de spatial, à ajouter en ce qui concerne mon pays» (p.101). Laconique, l'habitant montre que s'il peut interroger l'évidence des espaces, en soulignant l'arbitraire de leurs frontières et de leur prétendue suprématie, il est aussi fragilisé par ce qui s'offre précisément comme évidence : par moments il se sent à l'étroit, impuissant et étranger dans ses propres terres.

Mais, nous suggère Perec, si l'étrangeté des espaces - patente dans la difficulté à les nommer et à les apprivoiser - laisse l'habitant désarmé elle peut également constituer une libération, une porte ouverte au possible. Car l'habitant fait souvent preuve de manque d'imagination, emprunte tel un automate les sentiers balisés, se conforte dans le ritualisme sans donner une autre chance, et donc sans respecter, les espaces qui l'entourent. Il se contente, sans s'en apercevoir, de leur fonctionnalité, de leur désignation figée. La familiarité est le propre de l'habitable, mais à l'état d'excès elle signifie léthargie de l'habitant devenu insensible à son environnement. Perec défie la paresse du regard : pourrait-on investir les murs autrement ? Vivre dans un espace sans cloisons ? Entamer une conversation avec le voisin de pallier ? Lire attentivement les pancartes affichées dans l'immeuble ? Or, constate-t-il, si le voyage séduit par la possibilité d'un égarement en terres étrangères, il ne demeure pas moins que la mémoire ne retient que ce qui s'offre comme familier : «le monde, non plus comme un parcours sans cesse à refaire, non pas comme une course sans fin, un défi sans cesse à relever, non pas comme le seul prétexte d'une accumulation désespérante, ni comme l'illusion d'une conquête, mais comme retrouvaille d'un sens, perception d'une écriture terrestre, d'une *géographie* dont nous avons oublié que nous sommes les auteurs» (p.103, souligné par l'auteur). Retournement de sens : sortie de l'état léthargique, la familiarité des espaces apparaît sous la forme d'une quête inlassable de l'habitable, de la faculté à captiver les espaces pour leur donner un sens. De ses déambulations narratives entre le familier et l'étranger, il ressort que l'espace est autant une affaire de participation, d'attachement, qu'une affaire d'évitements, d'affrontements. C'est parce qu'il s'agit d'*espèces d'espaces*, et non d'espaces, que nous saisissons avec plus d'acuité en quoi ils représentent des promesses et des contraintes.

édito

L'imprécision à qualifier des ancrages, des provenances, des identités, des échanges, est le fil conducteur du texte de Perec, mais aussi l'une des interrogations sous-jacentes au dossier thématique proposé par le comité de rédaction. Le détour par son texte nous permet d'exposer quelques-unes des motivations qui ont guidé ce choix. Notre intention est d'apporter des éclairages, à l'aide des articles ici publiés, sur *ce que désigner veut dire*. Les thématiques proposées par les auteurs sont hétérogènes : en réponse à l'appel à contributions, certains d'entre eux ont privilégié les mécanismes et les effets de la catégorisation, en lien notamment avec la discrimination, d'autres se sont focalisés sur l'imprécision à qualifier une conduite, une réalité, un groupe ou un objet. La problématique de l'espace n'est pas absente dans ces textes, si on l'entend au sens physique, social et symbolique. Qualifier et disqualifier sont des procédures inhérentes à la cohabitation, aux rencontres et aux productions qui animent l'économie des échanges. En conséquence, s'attarder sur les manières par lesquelles le monde est mis en ordre et nous ordonne, revient par des voies directes et détournées à interpeller le *politique*.

En effet, les qualifications (trop) approximatives peuvent générer des souffrances non négligeables, qui se répercutent sur la manière d'investir les lieux, publics comme privés. Et c'est par l'accès à une reconnaissance non équivoque que nombre d'identités imprécises peuvent aspirer à des droits inaliénables et à des devoirs attendus. Or, l'équivoque est dans l'air du temps, en témoigne la difficulté à préciser des allégeances, des destins et des projections. Les luttes sociales pour la reconnaissance ne traduisent-elles pas des enjeux d'affranchissement par une clarification des désignations ? Nommer avec précision qui on est, ce qu'on échange et ce qu'on produit, traduit des quêtes de dignité pour pouvoir habiter un monde commun. Car l'approximatif dans l'acte de désigner peut signifier le basculement dans l'arbitraire et dans le rejet sans autre procès de ce qui ne s'apparente pas à la catégorie qui fait foi et loi. Dans son acception discriminante, *espèce de* marque l'objet d'une fatalité, celle de l'indécidable de l'appartenance, un *ni-ni* inconfortable et douloureux. La formule *espèce de* peut ainsi inspirer la crainte (son évocation dans l'espace social ne signifie-t-elle pas une forme d'ostracisme ?) comme elle peut motiver l'insoumission et l'insurrection.

Bref, lorsqu'on dit «espèce de» on est sur le terrain de l'équivoque. Qualifier un objet de la sorte nous accorde la liberté de défier des catégorisations figées, inconfortables ; par là nous revendiquons le droit à la perplexité voire à l'enchantement (l'aveu humble des peines à nommer, à comprendre). Mais ramener l'étrangeté à la familiarité rassurante sans l'autoriser à être *autre*, peut aussi révéler des postures endurcies et craintives. Les frontières sont ténues entre l'*espèce de sentiment* éprouvé à la vue d'un être et le sentiment éprouvé à la vue de ce qui devient sans scrupules *une espèce d'...être*. L'hospitalité n'est pas toujours garantie à l'égard de ceux qu'on peine à qualifier, le sort tragique des parias - espèces d'hommes qui hantent les espaces sans pouvoir les habiter - est là pour le rappeler.

«Bref, les espaces se sont multipliés, morcelés et diversifiés. Il y a aujourd'hui de toutes tailles et de toutes sortes, pour tous les usages et pour toutes les fonctions. Vivre c'est passer d'un espace à l'autre, en essayant le plus possible de ne pas se cogner» (p. 14). Mais il y en a qui se cognent plus que d'autres... Demeure ainsi la différence entre, d'une part, le droit à ne pas fréquenter voire à habiter un espace, et l'impossibilité de faire son choix par le fait même d'être un «sans lieux». Car dans ces affaires d'espaces il y a aussi l'*inhabitable*, ce par quoi Perec clôt son texte, là où «on est prié de dire son nom après dix heures du soir» (p.121).

Cristina Ferreira
cristina.ferreira@socio.unige.ch

G. Perec (1974), *Espèces d'espaces*, Paris, Gallilée.